

## L'impact d'un conflit mondial sur un institut international : le cas de la congrégation du Saint-Esprit

Bernard Ducol

---

### Citer ce document / Cite this document :

Durol Bernard. L'impact d'un conflit mondial sur un institut international : le cas de la congrégation du Saint-Esprit. In: La Gazette des archives, n°236, 2014. Commémorer. pp. 185-199;

[http://www.persee.fr/doc/gazar\\_0016-5522\\_2014\\_num\\_236\\_4\\_5176](http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2014_num_236_4_5176)

---

Document généré le 15/03/2017

# L'impact d'un conflit mondial sur un institut international : le cas de la congrégation du Saint-Esprit

---

Bernard DUCOL

Au cours de la Grande Guerre, les membres du clergé catholique mobilisés croyaient en une guerre juste, d'où leur soutien à l'Union sacrée française ou à la *Burgfrieden* (la « paix des forteresses ») allemande : parmi eux, les membres de la congrégation du Saint-Esprit, institut missionnaire international en plein essor au début du XX<sup>e</sup> siècle. Sous la direction de Mgr Alexandre Le Roy, son champ d'activité s'étend à l'Europe, à l'Afrique et aux Amériques. En 1914, il compte 1 938 membres : deux tiers français et un tiers allemands, belges, néerlandais, italiens, anglais, irlandais, suisses, portugais et polonais. Cette internationalité se vérifie dans les maisons de formation, notamment Chevilly en France et Knechtsteden en Allemagne, aussi bien qu'en mission. 761 spiritains, âgés pour la plupart entre vingt et vingt-cinq ans, seront mobilisés ; peu dépassaient les trente ans, beaucoup se connaissaient entre eux. Tous étaient devenus spiritains pour « partir en mission ». Si certains virent l'Afrique ou les Antilles, nombre d'entre eux, qui avaient rêvé de Zanzibar, Bangui ou Pointe-à-Pitre, ne connurent qu'Ypres, Verdun ou Salonique. Les champs de bataille auront été leur premier, et parfois unique, pays de mission. Ils y partagent les souffrances d'une population souvent éloignée de l'Église et lui apportent un soutien moral et spirituel. En avril 1918, sous Paris bombardé, le père Daniel Brottier écrit : « Voici Paris pris à partie par Gotha, c'est encore la meilleure prédication de Carême, et je parierais gros que les confesseurs s'en aperçoivent »<sup>1</sup>. Ce conflit porte un rude coup à l'institut : 136 tués<sup>2</sup>, de très nombreux blessés (les plus atteints en mourront), des infirmes à vie qui ne

---

<sup>1</sup> BROTTIER (Daniel), *Lettre à Mgr Le Roy*, 13 mars 1918, arch. Brottier K24.

<sup>2</sup> Quatre-vingt-un côté français et alliés et cinquante-cinq côté allemand et alliés.

repartiront plus en mission, de nombreux départs de l'institut et un recrutement qui a diminué. Si parler des spiritains et de la Première Guerre mondiale, c'est inévitablement voir surgir la figure légendaire du père Brottier, d'autres que lui auront une belle et courageuse attitude, et quelques-uns une vie quasi romanesque. Par la suite, les témoins directs resteront généralement discrets sur cette période de leur vie. Démobilisés, ils regagnent leur mission ou poursuivent leur formation. Mais tous resteront marqués à vie. La boue et les rats dans les tranchées, l'horreur de Verdun, les gaz en Belgique, le typhus en Orient, les séjours dans les hôpitaux ou dans les camps de prisonniers, les gueules cassées... La liste des traumatismes est longue. Nul n'en revint indemne. En 2015, faire mémoire de la Grande Guerre pour un institut religieux composé en majorité d'Africains, d'Américains ou d'Asiatiques, nés après 1945, peut déconcerter. Les témoins directs ont disparu. Les souvenirs des Européens s'estompent. L'aspect fédérateur n'est plus à l'ordre du jour. Cependant, la mémoire reste. Il convient de dépoussiérer lettres et documents, conservés dans les archives de la congrégation à Chevilly-Larue, afin que ces anciens qui ont souffert ne meurent pas une seconde fois et que soit mieux connue la contribution originale de leur institut à cette douloureuse page d'histoire. C'est le but de cette communication extraite d'une recherche en cours, basée pour le moment sur des sources françaises.

## En Europe, des mobilisés dans tous les corps d'armée

*Victorin Laffont, montagnard ardéchois, artilleur en Alsace*

Né au pied du Gerbier des Joncs en 1892, Victorin Laffont appartient au 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied lorsqu'il est blessé en Alsace le 20 août 1914 et envoyé en convalescence à la Bourboule. Après la guerre, on le retrouve à l'île Rodrigues, puis en Europe. Laffont est avant tout un patriote courageux : « Mourir n'est rien, c'est bien mourir qui est l'essentiel »<sup>1</sup> et « Il est certain que nous serons vainqueurs et que les Barbares seront anéantis [...] ce sera long à mon avis et cela nous coûtera des milliers et des milliers de vies [...]. Je voudrais déjà y être de nouveau et charger à la baïonnette contre cette canaille »<sup>2</sup>. Dans sa correspondance, il se montre fidèle aux siens. La liste des

---

<sup>1</sup> LAFFONT (Victorin), *Lettre à sa famille*, 24 novembre 1914, arch. cssp. GB 9.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 18 septembre 1914.

tués l'affecte profondément : « Combien reviendrons-nous après sept ou huit mois de guerre ? »<sup>1</sup> À ses amis étudiants, il raconte en détail sa campagne d'Alsace qui lui vaut ses blessures :

« Le 15 août, je faisais mon entrée à Sainte-Marie vers 7 heures du soir. [...] Quel enthousiasme ! On embrassait tout le monde [...] sans aucun respect humain. Le tabac, les allumettes pleuvaient [...] le schnaps n'étaient pas cher [...]. Le 19 au soir, dans la vallée de l'Andlau [...], les balles criblaient l'eau qui s'élevait à chaque coup en petite cascade, je suis atteint deux fois au bras gauche, à vingt secondes d'intervalle. Que faire ? Je jette mon fusil, désormais inutile, dans la rivière avec deux cents cartouches et tout mon équipement, puis je descends cent mètres plus bas et me couche dans un fossé couvert de branches. Je suis resté là 15 heures sans bouger avec deux doigts d'eau sous moi [...]. Ce jour-là, le 20 août, ma compagnie fut réduite à 97 hommes sur 250 [...]. En attendant, mes chers amis [...], pensez aux souffrances de vos nombreux confrères qui combattent là-bas pour la plus grande France, pour le droit et la liberté contre les barbares. Ah ! Si vous aviez pu voir ce à quoi ressemblent les villages alsaciens, en d'autres temps si frais et si coquets. C'est affreux ! Quelles souffrances quand il faut coucher dans la boue des tranchées par un temps épouvantable ! »<sup>2</sup>

*Daniel Brottier, aumônier de division et figure emblématique des anciens combattants*

Comment parler des spiritains et de la guerre sans évoquer Daniel Brottier ? Originaire du Loir-et-Cher, Brottier est missionnaire au Sénégal depuis 1903. Il collecte des fonds en France pour la construction de la cathédrale de Dakar lorsque la guerre éclate. Il a alors 38 ans. Il sera aumônier du 121<sup>e</sup>, puis du 105<sup>e</sup> régiment d'infanterie et rapidement de la 26<sup>e</sup> division d'infanterie. Il relate : « Le séjour à Ypres a été dur : une température glaciale, la canonnade, le défilé des blessés, les malades, les morts, les émotions diverses au milieu de ces ruines que nous voyions s'accumuler autour de nous »<sup>3</sup>. Puis ce sera la Somme, l'Oise, Verdun, la côte 304, Bezonneaux, Douaumont, la Wavrille, le bois des Caures, le Chemin des Dames, Troesnes et l'Argonne. Le 11 novembre, il se trouve en Moselle :

« Victoire ! Dieu soit loué. Voici terminée l'horrible aventure qui a coûté tant de sang et de larmes, mais d'où la France sort plus grande que jamais. Ah ! Si nous savions "exploiter le succès" comme disent les militaires, si nous arrivions à grouper nos énergies, mettre en commun toutes les forces intellectuelles et morales du parti des honnêtes gens,

---

<sup>1</sup> LAFFONT (Victorin), *Lettre à sa famille*, 15 octobre 1914, arch. cssp GB 9.

<sup>2</sup> LAFFONT (Victorin), *Lettre aux scolastiques*, 24 septembre 1914, arch. cssp GB 9

<sup>3</sup> BROTTIER (Daniel), *Lettre à Mgr Le Roy*, 15 décembre 1914, arch. Brottier K2.

quels beaux jours nous connaîtrions ! Me voici donc sauf, après avoir frôlé la mort pendant quatre ans. Évidemment, je paierai mon tribut par une entérite compliquée d'un léger ulcère à l'intestin »<sup>1</sup>.

Daniel Brottier sort indemne de ces années de guerre. Cité six fois, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1916 et officier en 1933. Son dynamisme se manifeste dans de multiples projets, au service desquels il déploie toute son énergie. Telle cette étonnante « œuvre de la photo du soldat » :

« Le rôle de l'aumônier consiste à visiter ces braves gens, leur causer, les encourager. Mais il m'a semblé que la visite leur serait beaucoup plus agréable si elle leur était en même temps de quelque utilité, non seulement spirituelle, mais matérielle. Et j'ai songé à la photographie. Vous devinez quel plaisir ce serait pour nos soldats d'envoyer à leur famille une photographie du front, et l'on ajouterait que l'on doit cela à l'aumônier »<sup>2</sup>.

Cependant, on retient surtout de lui sa grande idée, exposée en 1917 à Clémenceau, celle de l'Union nationale des combattants (UNC), grand mouvement rassemblant les poilus dans la paix et l'amitié, avec pour devise « Unis comme au front » : « Plus j'y pense, plus j'en cause et plus je constate que la question confessionnelle, ou mieux l'étiquette catholique doit être écartée à tout prix »<sup>3</sup>. Clémenceau approuve le projet et apporte les premiers fonds. Les statuts sont publiés au *Journal officiel* de décembre 1918.

### *Abattu en plein vol, le lieutenant Jules Roiesnel*

Jules Roiesnel, originaire de la Manche, appartient au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves pendant la guerre du Maroc, puis devient lieutenant au deuxième régiment d'infanterie, et enfin aviateur de l'escadrille F14. Le voilà observateur photographe. Le 26 septembre 1917, la DCA allemande abat son avion au dessus de Sainte-Marie-aux-Mines. Son pilote, le sergent Latapie, relate, pour la sœur de Jules Roiesnel, les derniers instants de son frère :

« Partis vers onze heures pour protéger un camarade, nous avons été fortement canonnés, le travail était terminé, nous rentrions. [...] Un obus percuta littéralement sur nous. Je fus assommé, une légère piqûre au crâne, j'étais touché, l'appareil qui se cabrait et penchait à gauche était presque déséparé,

---

<sup>1</sup> BROTTIER (Daniel), *Lettre à Mgr Le Roy*, 11 novembre 1918, arch. Brottier K37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 5 mars 1915, arch. Brottier K8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 29 mai 1917, arch. Brottier K31.

nous étions à plusieurs kilomètres chez l'ennemi à 3 200 mètres d'altitude. Je parvins à reprendre le contrôle relatif de mon appareil en piquant éperdument vers la France [...]. Un regard au miroir placé devant moi me montra la place du lieutenant vide et les mitrailleuses tachées de sang. Je le supposais accroupi au fond et très touché. Nous passâmes les lignes très bas et j'avisai les bords de la route nationale pour atterrir et avoir des secours immédiats des convois incessants. Des fils télégraphiques amortirent notre arrivée et l'appareil capota très lentement ; aussitôt je déchirai la toile du fuselage et attirai à moi le lieutenant. La figure très calme, il ne donnait plus signe de vie [...]. Des secours vinrent très vite, on s'empressa autour du lieutenant duquel on m'avait éloigné ; mais, aux faits et gestes des majors l'entourant, je compris que tout était fini. Je ne pouvais me faire à l'idée d'une mort si foudroyante et longtemps on me cacha la vérité »<sup>1</sup>.

### *Les cahiers du frère Voinot*

Non mobilisé, François Voinot, spiritain à Chevilly, nous a cependant transmis d'intéressantes anecdotes sur cette période. Des enfants belges, réfugiés à Chevilly, y accueillirent la sœur de leur roi : « Les 300 protégés en grande tenue vinrent dans la cour intérieure pour la recevoir [...]. Tous les enfants chantèrent un cantique en son honneur : "O Belgique que tu es belle, que tes destinées sont grandes !" ». On retrouve, dans les cahiers de Voinot, des extraits de lettres, parfois lues à l'église de Chevilly le dimanche, telle celle du frère Yves<sup>2</sup> : « Nous sommes restés quatre jours devant le fort de Douaumont, nous avons perdu du monde de ma section, nous étions montés quarante-neuf et nous sommes descendus douze. Impossible de se faire une idée de la bataille de Verdun, mais nous avons fait notre devoir en tenant jusqu'au bout »<sup>3</sup>. Et puis, c'est l'étonnante chute dans la propriété du dirigeable Clément Bayard, le 6 avril 1917 :

« Celui-ci s'abattit précipitamment dans "Le saut de Loup", contre les tilleuls en dressant sa tête dans les airs [...]. Une vingtaine de frères [...] se mirent à tirer sur les cordes mais leurs efforts furent impuissants à le descendre. Deux compagnies de génie arrivèrent avec une escouade de marins du fort de Bicêtre [...] Devant une telle situation, il n'y avait qu'à le dépecer pour le dégonfler, on y alla à coups de sabre. Quatre mille personnes des environs étaient accourues »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> LATAPIE (Louis), *Lettre à Mademoiselle Roiesnel*, 10 octobre 1917, arch cssp ED6.

<sup>2</sup> Joseph Talabardon (1894-1942), devenu frère Yves, spiritain de la communauté de Chevilly.

<sup>3</sup> Arch. cssp. 2G11.21.

<sup>4</sup> *Ibid.*

Autre anecdote plaisante citée par Voinot :

« En mai (1917), le directeur du jardin des Plantes voulant diminuer le nombre de ses animaux à nourrir à cause de la cherté du fourrage fit cadeau à la communauté de trois chevreuils et de quatre biches. Ces animaux procurèrent à la communauté des moments bien agréables »<sup>1</sup>.

Et, enfin, c'est la victoire des Alliés :

« Le jour du triomphe tant désiré arrive [...]. En signe de réjouissance les cloches de Chevilly se mettent à sonner à toute volée ; la cloche de la communauté continua de mêler ses sons avec ceux du village, et sonna avec tant de joie et d'enthousiasme qu'elle finit par se déranger »<sup>2</sup>.

## Sur les fronts d'Afrique et d'Orient

*Jules Douvry et Jean-Baptiste Barreau avec le corps expéditionnaire du Cameroun*

En Afrique de l'Ouest, l'Allemagne compte, en 1914, deux colonies : le Togo, rapidement pris par les Alliés, et le Cameroun, où exercent des missionnaires allemands, les pallotins et les religieux du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Deux corps expéditionnaires investissent le Cameroun, l'un français, l'autre britannique. Douala est prise dès le 27 septembre, mais la progression dans le reste du pays s'avère plus difficile. Il faut attendre février 1916 pour que Yaoundé, dernier bastion allemand, tombe. Les troupes alliées comptent dans leurs rangs des missionnaires de la Société des missions africaines (SMA) de Lyon, de celle des pères blancs et de la congrégation du Saint-Esprit.

Jules Douvry, spiritain de trente-cinq ans, exerce au Calabar (Nigeria). Mobilisé dans le corps britannique, il devient rapidement aumônier des troupes françaises. Civils et religieux allemands sont arrêtés et internés en France, au Dahomey ou au Nigeria ; d'autres trouvent refuge en Guinée espagnole ou à Fernando Poo. La prise de Yaoundé marque la fin des combats. Douvry garde constamment à l'esprit le bien de la mission avant tout. Pour cela, il lui faut du personnel : les pallotins ont été internés ou expulsés et les missionnaires mobilisés sont alors repartis. Il envisage le maintien des pallotins qu'ils soient anglais, italiens... ou allemands : « Le père Barreau et moi avons fort à faire pour obtenir que les

---

<sup>1</sup> Arch. cssp. 2G11.21.

<sup>2</sup> *Ibid.*

derniers pères allemands qui sont encore ici à Duala, soient autorisés à rester au Cameroun »<sup>1</sup>. Le gouvernement français ordonne cependant l'expulsion de ces derniers en mai 1916. Deux spiritains se voient alors confier l'ensemble de la mission : les pères Douvry pour la zone française et Shanahan pour la zone anglaise. Pour leur venir en aide, leur supérieur général obtient la mise en sursis de treize pères mobilisés. Douvry reçoit en même temps, une subvention du ministère français des Affaires étrangères pour développer l'enseignement en français dans les écoles : « Si le gouvernement français veut que l'on ait des écoles, il faut qu'il vienne en aide aux missionnaires »<sup>2</sup>. De nombreux contacts se maintiennent entre pallotins allemands et spiritains pour la bonne marche de la mission au Cameroun, les pallotins gardant encore le secret espoir de revenir un jour. Les prises de positions de Douvry en leur faveur lui vaudront l'animosité des autorités militaires françaises et même l'hostilité d'une campagne de presse catholique en Espagne : les missionnaires catholiques allemands sont avant tout... des Allemands ! Jules Douvry reste en fonction au Cameroun jusqu'en août 1920, puis il retourne au Nigeria. Il décède en France en 1925.

Jean-Baptiste Barreau appartient lui aussi au corps expéditionnaire français au Cameroun. Il a trente-huit ans en 1915 et arrive du Gabon. Sa correspondance est moins fournie que celle de Douvry et beaucoup plus cocardière. En témoigne sa lettre de février 1915<sup>3</sup> : c'est, pour lui, un devoir de s'engager en tant qu'aumônier mais aussi en tant que soldat, afin de ne pas démeriter aux yeux de sa famille. Son frère Georges et d'autres parents ont été tués sur la Marne, d'autres ont été blessés. Quand il parle de ceux qui sont encore au front, il s'écrie :

« Ah ! Si on me laissait partir, comme j'irais les rejoindre [...]. J'ai été aumônier volontaire non rétribué [...] tant j'avais peur qu'on me refuse cet honneur [...]. Il ne sera pas dit que seul, de toute la famille, je resterai en poste de tout repos [...]. Il fallait l'occasion, je l'ai trouvée [...] après la chaude randonnée de Coco beach<sup>4</sup> »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> DOUVRY (Jules), *Lettre à Mgr Le Roy*, 28 mars 1916, arch. cssp. AF 5.

<sup>2</sup> DOUVRY (Jules), *Lettre à Mgr Le Roy*, 18 novembre 1915, arch. cssp. AF 5.

<sup>3</sup> BARREAU (Jean-Baptiste), *Lettre à Mgr Le Roy*, 20 février 1915, arch. cssp AA 9.

<sup>4</sup> Violent combat lors du débarquement d'un détachement du septième régiment de tirailleurs sénégalais à l'embouchure du Rio Muni, le 21 septembre 1914.

<sup>5</sup> BARREAU (Jean-Baptiste), *Lettre à Mgr Le Roy*, *op. cit.*



Le voilà aumônier des troupes françaises sur la canonnière *La Surprise* :

« Au lieu d'aller d'abord sur Douala assister au match qui s'annonçait grandiose sur mer et dans les eaux du Cameroun, nous filâmes sur le Mouny y poursuivre l'ennemi si besoin, et organiser la descente des troupes de terre, dans le Temboui et la Noya »<sup>1</sup>.

À bord, l'aumônier assiste les artilleurs : « Ma jumelle en main et un croquis sur papier des points à viser, je pointais les "touchés", les "courts", les "mouches" qui étaient nombreuses »<sup>2</sup>. Nommé ensuite aumônier de l'hôpital de Douala, il retournera au Gabon poursuivre son apostolat. Il meurt à Paris en 1940.

*René Baltenweck, Paul Fort et Eugène Pottier, soldats de l'armée d'Orient*

L'armée serbe, battue à partir d'octobre 1915 par les Austro-Hongrois et les Bulgares, se reforme à Corfou au début de 1916 avec le soutien de l'armée alliée d'Orient basée à Salonique, et qui rassemble Britanniques, Français, Serbes, Italiens, Grecs et Russes. Les Français combattent durement dans les montagnes serbes, notamment dans la boucle de la Cerna. Seule l'offensive alliée du 15 septembre 1918 obligera les Bulgares à signer l'Armistice. Seize spiritains français et portugais participent à ces combats. Prosper Raoult, missionnaire à Brazzaville, est tué à Kranitzza en Serbie.

René Baltenweck, né à Viroflay en 1877, étudie à Rome avant de partir aux Antilles : correspondant de l'observatoire astronomique de Lyon, il enseigne les sciences. Incorporé en 1914 comme infirmier militaire, il rejoint, en 1916, l'armée d'Orient et arrive à Salonique : « On m'a pris là le 28 août pour me verser dans une ambulance alpine, attachée à une brigade russe, et composée de personnel russe et français [...] elle comporte des mulets pour le transport du matériel et



René Baltenweck (à gauche) et Paul Fort (à droite) © Archives photos congrégation du Saint-Esprit

<sup>1</sup> BARREAU (Jean-Baptiste), *Lettre à Mgr Le Roy, op. cit.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

des malades »<sup>1</sup>. En janvier 1917, le voilà à Monastir : « Nous sommes revenus en arrière pour repartir dans la boucle de la Cerna où nous nous trouvons depuis le 26 novembre [...]. Nous sommes en plein pays montagneux tout entouré de ravins et de rochers »<sup>2</sup>. Les pertes en vies humaines s'avèrent nombreuses et le paludisme agressif : « Vous avez sans doute vu les communiqués de l'armée d'Orient [...], beaucoup de casse et résultat à peu près nul »<sup>3</sup>. Son détachement se déplace constamment, souvent en chemin de fer : lac d'Ostrovo, Salonique, Athènes, Pateli et lac Malor Prestar. Il relate : « Nous sommes campés dans un bois de grands chênes pour échapper aux indiscretions des avions ennemis. Le pays est sauvage, ce n'est plus la sauvagerie de la boucle de la Cerna. Ici, ce sont les bois, avec des ours et des loups »<sup>4</sup>. Puis, viennent plusieurs mois d'arrêt au cours desquels on lui fait établir la liste des malades passés à l'ambulance : « Le nombre en est considérable mais la grosse difficulté était dans l'écriture du registre qui avait été tenu par les Russes. On me donna d'abord un secrétaire russe pour me dicter, puis ce secrétaire étant tombé malade, il me fallut apprendre à lire l'écriture russe »<sup>5</sup>. Enfin, le voilà au terme de son séjour en Orient : « Le 8 décembre, est arrivé en vertu de la loi Mouriez, l'ordre de me renvoyer à Salonique pour faire place à de plus jeunes »<sup>6</sup>. Le 1<sup>er</sup> février 1917, il s'embarque pour Marseille. Démobilisé, il part en Haïti où il meurt en 1946.

Quant à Paul Fort, né à Laval en 1878, sa vie missionnaire commence au Congo, avant de se poursuivre au collège de Langogne (Lozère) en 1911. Le 8 août 1916, il quitte Marseille pour Salonique en compagnie de René Baltenweck : « Je ne suis pas fâché d'aller enfin à un front quelconque où je pense faire tranquillement mais pieusement mon devoir de prêtre, de Français et de spiritain »<sup>7</sup>. À Salonique, il passe dix mois à l'hôpital temporaire n° 10 et reçoit la médaille française des épidémies. Dans toutes ses lettres, il donne des nouvelles de ses confrères spiritains :

« J'ai eu des nouvelles du père Baltenweck. Après un nouvel accès de fièvre, il a failli être renvoyé à l'arrière [...]. Le père Besnard Jean est parti la semaine dernière avec le bataillon malgache [...]. Le père Robert est aux environs de

---

<sup>1</sup> BALTENWECK (René), *Lettre à Mgr Le Roy*, 10 septembre 1916. arch. cssp. AA7.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 5 janvier 1917. arch. cssp. AA7.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 21 mai 1917.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 16 août 1917.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 1 décembre 1917.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 18 décembre 1917.

<sup>7</sup> FORT (Paul), arch. cssp. GA 1.

Salonique dans un bon petit poste, dame ! Il a plus de quarante ans ! Le père Pottier s'occupe de matériel »<sup>1</sup>

Puis, dans une autre lettre :

« Le père Baltenweck a eu les honneurs d'un très violent bombardement. Sans nul doute que les Malgaches ne tarderont pas à donner et que leur infirmier aumônier assistera à l'attaque »<sup>2</sup>.

Viennent aussi les moments de détente :

« Avec le père Fouasse et le père Baltenweck, nous allâmes manger "cinq sous de frites" au "cabaret du coin" [...], on fit fête au père Baltenweck qui avait reçu la médaille russe des épidémies [...]. Je viens d'apprendre que le père Savary a la croix de guerre, le fr. Théodule, la médaille militaire [...]. Le père Besnard est très heureux avec ses paroissiens malgaches et j'ai le plaisir de le ravitailler [...]. Le père Pottier court les monticules à la chasse des tortues »<sup>3</sup>.

En septembre 1917, Paul Fort devient pour huit mois secrétaire du consul de France à Kozani, avant que ne sonne pour lui, en avril 1918, l'heure du retour en France, puis d'un départ en Martinique. Il se retire ensuite à Chevilly-Larue, où il meurt en 1966.

Eugène Pottier, originaire d'Épinay-le-Comte, est né en 1879, dans une famille d'agriculteurs. Missionnaire en Haïti, puis en Afrique de l'Est, il écrit à ses parents en septembre 1914, depuis Aden :

« Me voici en route pour la France où l'on se bat dru, paraît-il. Je suis à bord d'un bateau italien, *Le Port-Saïd* et ne sais quand j'arriverai en France. Nous sommes cinq pères du Saint-Esprit qui rentrons par ce paquebot, dont le père Mitrecey [...] les santés sont bonnes et l'ardeur patriotique ne manque pas [...]. Courage et battez-vous bien, nous arrivons à votre secours »<sup>4</sup>.

Incorporé à la quatrième section des infirmiers militaires, il se retrouve en 1916, à Salonique à l'hôpital temporaire n° 9. Le climat du pays est rude :

« Beaucoup de mes camarades souffrent de la chaleur : la fièvre, la diarrhée, le manque d'appétit, la viande frigorifiée, le manque de légumes frais, tout cela contribue à altérer les santés et à fatiguer les estomacs.... La chaleur est montée ces jours-ci à 47 degrés »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> FORT (Paul), *Lettre à Mgr Le Roy*, 5 novembre 1916, arch. cssp. GA 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 10 juillet 1917, arch. cssp. GA 1.

<sup>3</sup> FORT (Paul), *Lettre à Mgr Le Roy*, *op. cit.*

<sup>4</sup> POTTIER (Eugène), *Lettre à ses parents*, 30 septembre 1914, arch. cssp. BG 12.

<sup>5</sup> POTTIER (Eugène), *Lettre au Fr. Paulin*, 27 juin 1916, arch. cssp. BG 12.

Dans une autre lettre :

« Par ces grandes chaleurs, au milieu des marécages du Vardar, l'appétit ne s'ouvre pas beaucoup devant un sempiternel bœuf frigorifié, ou face de non moins sempiternels légumes secs : lentilles, haricots, macaroni, etc. Le vin est frelaté bien que la quantité soit augmentée. Nous touchons chaque jour soixante centilitres de vin grec [...]. Toutes ces circonstances réunies avec les moustiques et l'abus de la quinine font que l'appétit n'est pas féroce, on mange du bout des lèvres, on s'affaiblit. Aussi les malades sont nombreux à l'hôpital. [...] Tout jeunes encore, ce sont déjà des squelettes qui n'ont plus qu'un souffle de vie »<sup>1</sup>.

Démobilisé en 1919, il repart pour l'Afrique de l'Est et meurt à Mombassa en 1922.

## **Parmi les prisonniers de guerre...**

### *En Europe, camps d'internement et parfois résidences surveillées*

En France, les spiritains allemands, généralement alsaciens ou lorrains, sont internés soit en région parisienne (Porte de Clichy à Paris, à Ivry ou à Villacoublay), soit en province (à Nevers, à Cajetan, à Saintes, à Saint-Nazaire ou à Saint-Rambert-sur-Loire). La situation devient insolite lorsque des prisonniers à Saint-Nazaire et, parmi eux, des spiritains allemands, comptent parmi les surveillants de leur camp un spiritain français, Yves Morvan. À l'intérieur du camp de Saint-Rambert-sur-Loire, se constitue une association de piété et de réconfort mutuel, Saint-Louis-de-Gonzague, regroupant des ecclésiastiques internés aussi bien dans ce camp que dans celui de Saint-Jodard ou celui de Lourdes ; dix spiritains en sont membres.

En Allemagne, les spiritains français prisonniers se voient dispersés sur tout le territoire allemand : du Holstein au pays de Bade en passant par la Prusse orientale, la Saxe, la Bavière, la Westphalie, la Hesse et la Posnanie. Ils y côtoient des Russes ou des Roumains, y souffrent du typhus... Les archives spiritaines conservent d'intéressants documents sur le gigantesque camp de Munster en Westphalie, au sein duquel se développa un séminaire ecclésiastique de soixante-quinze élèves, Notre-Dame-de-la-Merci<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, 15 septembre 1916, arch. cssp BG 12.

<sup>2</sup> Cf. arch. cssp. 2G1. 3a6.

En Grande-Bretagne, la congrégation du Saint-Esprit dispose, depuis 1907, d'une maison de formation dans le Lancashire, à Castlehead. Dès la déclaration de guerre, 32 000 étrangers, espions supposés ou Irlandais, sont internés à travers le pays. Cinq spiritains allemands résidant à Castlehead reçoivent l'ordre de quitter le comté mais ne sont pas autorisés à sortir du pays. Ils ont quarante-huit heures pour choisir leur lieu d'internement : ils optent pour le couvent des sœurs de Saint-Joseph de Cluny et l'abbaye du mont Saint-Bernard, près de Coalville. Assujettis à un contrôle régulier et soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi, les histoires les plus invraisemblables courent sur leur compte, telle ce Zeppelin qui se serait arrêté au-dessus de l'abbaye de Coalville et dont l'équipage serait descendu par une échelle de corde pour boire le champagne avec les spiritains allemands, en chantant le *Deutschland über alles*.

D'autres lieux d'internement, en Suisse ou en Autriche, reçoivent également des spiritains. Des tractations auprès de l'Allemagne, en vue d'un échange de prisonniers qui seraient par la suite tous regroupés en Suisse jusqu'à la fin du conflit, sont menées par le représentant du Saint-Siège en Suisse et le supérieur général des spiritains. Ce projet concernait des spiritains français retenus en Allemagne et destinés au Cameroun, et des pallotins allemands du Cameroun en captivité à Saintes, ainsi que des prêtres internés à l'abbaye de Langonnet.

#### *Les internés de l'abbaye de Langonnet*<sup>1</sup>

Entre 1914 et 1918, huit Autrichiens et Allemands, non spiritains, se voient internés à l'abbaye de Langonnet, communauté spiritaine en Bretagne<sup>2</sup>. Aucune indemnité du gouvernement français n'est cependant versée pour eux. Trois suscitent des polémiques. Il y a d'abord eu le bénédictin autrichien, Wolfgang Czernin. Le recteur de l'Institut catholique de Paris, l'abbé Baudrillard, mentionne, dans un entretien à *La Croix*, les remerciements adressés en mars 1917, par le père Czernin à Mgr Le Roy pour l'accueil reçu à l'abbaye. La presse locale réagit immédiatement, dès le 4 juin 1917 :

« Nous nous permettons, sans autre commentaire, de demander la raison de ce traitement de faveur. Un Autrichien, bénédictin ou non, est toujours un Autrichien, d'autant plus dangereux qu'il est plus élevé dans la hiérarchie intellectuelle et sociale en vigueur dans les empires centraux. L'on se

---

<sup>1</sup> Cf. arch. cssp. 2G1. 3a7.

<sup>2</sup> Cf. arch. cssp. 2G20 5b1 et 5b2.

demandera par quelle aberration [...] un otage aussi précieux que pouvait l'être le frère du premier Autrichien, a été rendu à ses chères études [...]. L'état de guerre a-t-il suspendu, en France, le cours des lois et plus particulièrement celui de la loi sur les congrégations ? Si non, celle des pères dits du Saint-Esprit est-elle autorisée ? »<sup>1</sup>

La réponse de Mgr Le Roy ne se fait pas attendre :

« M. le Ministre de l'Intérieur nous a fait l'honneur, dont nous nous serions volontiers passés, d'annexer à notre maison de Langonnet un camp d'internés civils ; le père Czernin, qui n'est pas le frère du ministre austro-hongrois mais un de ses parents, y a été versé. [...] Je crois savoir que le père Czernin a pu rentrer en Suisse et de là chez lui, ni plus ni moins que beaucoup d'autres, par suite d'un échange régulier de prisonniers civils. Et enfin : la congrégation des pères "dits du Saint-Esprit" est autorisée »<sup>2</sup>.

Autre affaire, celle de l'abbé lorrain Wetzell dont la correspondance avec « une amie » provoque un scandale, et celle de l'abbé Jaeger, prêtre de Nancy « regardé comme allemand » et qui, en 1918, est conduit par la police à Langonnet sans que soit demandé l'avis de quiconque. S'ensuit un échange musclé de correspondance entre le supérieur de la communauté, le père Joseph le Mintier, et le préfet d'Angers<sup>3</sup>.

### *Prisonniers des Anglais aux Indes*

En Afrique de l'Est, les troupes britanniques arrêtent tous les ressortissants allemands y résidant. Les spiritains, la plupart de nationalité allemande, essentiellement des Alsaciens, se voient ainsi dispersés vers différents camps d'internement. Seize d'entre eux sont envoyés en Égypte, à Sidr Bishr, près d'Alexandrie, le vicaire apostolique du Kilimandjaro, Mgr Aloÿse Munsch, à Tanga, en Afrique de l'Est et le père Joseph Jaeg à Tabora, au Soudan égyptien. Dix-huit autres spiritains, dont un Néerlandais, partent pour les Indes, à Ahmednagar près de Bombay. Le père Joseph Stiegler écrit de là-bas :

« Voilà maintenant huit mois de passés depuis notre départ inattendu de la mission de Kondoa-Irangi, pour aller via Nairobi dans les Indes, comme prisonniers de guerre. Cette image de la dernière semaine au milieu de soldats, de canons, etc., ne s'effacera pas de si tôt de ma mémoire [...] Vous imaginez, ce que nous éprouvions, le père Jean-Baptiste Goetz et votre serviteur, à la

---

<sup>1</sup> « L'Internationale noire », *Le Pays*, 4 juin 1917, arch. cssp. 2G1.3a7.

<sup>2</sup> LE ROY (Alexandre), *Lettre au préfet d'Angers*, 6 juin 1917, arch. cssp. 2G1.3a7.

<sup>3</sup> LE MINTIER (Joseph), *Lettre au préfet d'Angers*, 14 juillet 1918, arch. cssp. 2G1.3a7.

nouvelle de nous tenir prêts en toute hâte pour un lointain exil [...] Le même sort est tombé sur nos missions de l'intérieur »<sup>1</sup>.

Leur libération à tous traînera en longueur :

« Mais je tombe des nues, m'écrit mon ancien curé, comment vous, encore prisonnier allemand, tandis que votre frère ayant dû porter l'uniforme boche, est rapatrié depuis longtemps au foyer paternel de votre endroit natal sur lequel flotte [...] très joyeusement le drapeau français »<sup>2</sup>.

Quelque temps plus tard, le père Jean-Baptiste Goetz s'adresse à son supérieur général : « Le père Lemblé et le frère Benoît Lutz sont déjà à Pondichéry. Je les rejoindrai là. Monsieur le Consul général de France nous donne le conseil de ne pas aller aussitôt en Afrique »<sup>3</sup>.

### *Les tribulations d'un alsacien au Congo portugais*

En mai 1916, Mgr Le Roy contacte le ministère des Affaires étrangères en faveur des spiritains du Congo portugais et d'Angola : « Je serais reconnaissant qu'on voulût bien prier le gouvernement portugais de considérer comme français les missionnaires alsaciens qui se trouvent dans les missions catholiques de l'Angola »<sup>4</sup>. Il lui faut cependant intervenir en faveur d'un spiritain placé en résidence surveillée à Luanda :

« J'apprends aujourd'hui, que le père Paul Allonas, de la mission de Luali (Congo portugais) vient d'être déporté à Loanda comme "prisonnier de guerre" et soupçonné de sentiments germanophiles, sans doute à cause de son âge (il est né en 1883). Il proteste énergiquement contre cette imputation. Il est né de parents français, a fait toute son éducation en France et n'a aucun proche parent que je sache, dans l'armée allemande : une de ses sœurs est en France depuis longtemps et un de ses cousins est économiste du séminaire français, à Rome. Je vous serais profondément reconnaissant, Monsieur le Directeur, de vouloir bien demander au gouvernement portugais de rendre le père Allonas à sa mission de Luali ou de le laisser passer dans une colonie française, à Brazzaville par exemple, ou à Loango »<sup>5</sup>.

Paul Allonas pourra réintégrer sa mission de Luali ; il y mourra accidentellement deux ans plus tard.

---

<sup>1</sup> STIEGLER (Joseph), *Lettre à Mgr Le Roy*, 26 décembre 1916, arch. cssp. CC1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 15 juin 1919, arch. cssp. CC1.

<sup>3</sup> GOETZ (Jean-Baptiste), *Lettre à Mgr Le Roy*, 2 juillet 1918, arch. cssp. BA9.

<sup>4</sup> LE ROY (Alexandre), *Lettre au directeur des Affaires politiques*, ministère des Affaires étrangères, mai 1916, arch. cssp. 2G1.3a7.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 27 mai 1916, arch. cssp. 2G1.3a7.

### **... de tous les rangs**

Les spiritains mobilisés dans les deux camps, entre 1914 et 1918, étaient attachés à leur pays comme à leur institut. Pour les rescapés, la vie ne sera plus la même : la guerre est passée par là. Le retour sera difficile pour tous. Très nombreux rentrèrent blessés, estropiés. D'autres, aux poumons brûlés par les gaz, devront séjourner en sanatorium. D'autres encore subiront des séquelles psychologiques multiples. En 1919, la congrégation du Saint-Esprit rouvre son noviciat à Neufgrange en Lorraine, avec de nombreux novices : des jeunes et des moins jeunes, d'anciens soldats des deux camps qui, du fait de la mobilisation en 1914, n'avaient pu terminer leur année de noviciat. Beaucoup portent encore de graves cicatrices. Le visage de ce noviciat reflète bien les meurtrissures et en même temps la vitalité de l'institut, au lendemain de la guerre. La fierté patriotique des anciens combattants apparaîtra encore plus visiblement lors d'une visite du maréchal Foch au séminaire du Saint-Esprit, à Paris :

« Dans le large escalier, le Maréchal, se voyant entouré d'une imposante suite de dignitaires ecclésiastiques en insignes, ne put se retenir de se plaisanter lui "civil" au milieu de tant de violet et de tant de rouge. Alors tout à coup, obéissant à un souvenir, il se retourna vers les élèves : "Ah oui, les décorés ! Qu'ils sortent !" Et il en sortit de tous les rangs »<sup>1</sup>.

Bernard DUCOL  
Archives spiritaines  
Congrégation du Saint-Esprit  
berile@free.fr

---

<sup>1</sup> Dans *Annales apostoliques de la congrégation du Saint-Esprit*, mai-juin 1924, p. 75.